



HAL
open science

Atlantic Crossings : les circulations contre-culturelles au sein l'aire anglophone, 1960-1970

Claude Chastagner

► **To cite this version:**

Claude Chastagner. Atlantic Crossings: les circulations contre-culturelles au sein l'aire anglophone, 1960-1970. Cahier d'Histoire Immédiate, 2019, 52. hal-04390366

HAL Id: hal-04390366

<https://hal.science/hal-04390366>

Submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Atlantic Crossings* : les circulations contre-culturelles au sein de l'aire anglophone, 1960-1970**

Le titre de cette étude emprunte à deux textes qui définissent, chacun à leur façon, le cadre dans lequel s'inscrivent mes remarques. Le premier est l'ouvrage de Daniel T. Rodgers, *Atlantic Crossings. Social Politics in a Progressive Age*, publié en 2000. Si l'ouvrage porte essentiellement sur la période 1870-1945, il met en exergue l'existence des réseaux et des processus de fertilisation et de circulation des idées entre les États-Unis et l'Europe qui sont au cœur de mon propos dans la mesure où ils remettent en question l'insularité et l'exceptionnalisme étatsuniens. Comme le souligne Rodgers, « nations lie enmeshed in each other's history¹ ».

Et de façon moins anecdotique qu'il n'y paraît, mon titre évoque également celui de l'album *Atlantic Crossing* du musicien britannique Rod Stewart, publié en 1975, titre qui soulignait à la fois la nouvelle direction musicale prise par Stewart, et son installation aux États-Unis. L'inscription revendiquée et assumée d'une œuvre de culture populaire britannique dans le contexte d'un processus d'américanisation est précisément ce dont il sera question ici.

Mon intention est donc d'observer la façon dont s'est développé des deux côtés de l'Atlantique ce que l'on a appelé la contre-culture des années soixante. L'imbrication de phénomènes culturels et médiatiques qui la constitue, en relation avec des enjeux de pouvoir, rend son étude particulièrement pertinente au regard du programme du CAPES d'histoire.

Je ne vais pas détailler ici les différentes formes prises par cette contre-culture, ni en raconter le déroulement historique. De nombreux ouvrages s'en acquittent très bien, en particulier ceux publiés il y a quelques années lorsque la question de la contre-culture étatsunienne des années soixante était au programme de l'agrégation d'anglais². Je rappellerais seulement que l'appellation contre-culture regroupe deux domaines très imbriqués, ne serait-ce que sur le plan des individus concernés : le domaine politique et social (qui inclut entre autres le mouvement pour les droits civiques, le *Free Speech Movement* lancé en 1964 par les étudiants de l'université de Berkeley pour obtenir une plus grande liberté d'expression sur les campus, le mouvement contre la guerre du Vietnam, les *Black, Red et Brown Powers*, le *Women's Lib*, les revendications LGBT) et

le domaine artistique (qui prend en compte la musique, la littérature, les *comics*, la presse *underground*, le cinéma, le théâtre, etc.).

Mon propos sera beaucoup plus spécifique et modeste. Je m'intéresse à la circulation entre les États-Unis et la Grande-Bretagne des théories qui ont constitué l'arrière-plan intellectuel de la contre-culture et à l'hybridité des pratiques politiques, sociales et artistiques contre-culturelles des deux pays qui en résulte.

Je vais tout d'abord rappeler brièvement dans quel cadre historiographique je m'inscris, une combinaison d'histoire transnationale et d'histoire culturelle. J'envisagerai ensuite le contexte historique de l'époque, la « relation spéciale » (« *Special Relationship* ») entre le Royaume-Uni et les États-Unis dans les domaines diplomatiques, économiques, militaires et culturels. Je consacrerai enfin ce qui constituera l'essentiel de mon étude à l'analyse des circulations contre-culturelles au sein de l'aire anglophone en me focalisant tout d'abord sur la protestation et l'engagement politique avant de me tourner vers les développements artistiques, et plus spécialement la musique, qui constitue l'un des aspects les plus emblématiques de la contre-culture, cristallisant les différentes formes d'opposition au pouvoir dominant, mais révélant aussi ses ambiguïtés et contradictions.

Histoire transnationale, tournant culturel et « special relationship »

Il est de toute évidence difficile d'aujourd'hui de faire une histoire qui ne serait pas transnationale, en particulier sur un sujet tel que la contre-culture, qui concerne non seulement l'aire anglophone, mais aussi l'Europe de l'Ouest dans son ensemble et au-delà (en particulier le Mexique et le Japon), au-delà des clivages Est-Ouest habituels.

Le terme « transnational » apparaît en 1916 sous la plume de Randolph Bourne pour décrire la nature spécifique des nouveaux immigrants aux États-Unis, originaires de plus en plus souvent de pays non anglophones : non pas des « nationaux », qui auraient en commun une histoire, une mémoire, des traditions, des symboles et des mythes, mais des « transnationaux », qu'il s'avère impossible de considérer dans une perspective assimilationniste³.

Le concept d'« histoire transnationale » est plus récent et son succès est étroitement associé à l'historiographie étatsunienne. Les grands noms qui ont marqué ce que l'on a appelé le « tournant transnational » (« *the transnational turn* »), Rob Kroes, Akira Iriye, Ian Tyrrell, Thomas Bender, Daniel T. Rodgers ou François Weil en France, s'inscrivent à la suite du « tournant critique » prôné par les *Annales* qui suggérait de mettre en œuvre de façon plus systématique un comparatisme qui restait alors

exceptionnel. Le tournant transnational représente pour certains « the most transformative historiographical movement since the rise of social history in the 1960s and the linguistic turn of the 1970s⁴ ».

Ian Tyrrell souligne que les partisans de l'approche transnationale tiennent à marquer leur distance avec l'approche comparative, qui tend trop à considérer les frontières nationales comme un fait acquis et s'attache trop, selon Pierre-Yves Saunier, aux histoires nationales⁵. Au contraire, précise Tyrrell, l'histoire transnationale met les développements nationaux en contexte et interprète la nation en termes d'influences croisées⁶. Elle apporte une réponse aux questions complexes que soulève Thomas Bender :

« How does one understand, teach, and write a national history even as one recognizes that the territorial boundaries do not fully contain that history, and that within that bounded territory the society is highly differentiated, marked by multiple solidarities and identities⁷? »

Une telle approche permet par ailleurs de relativiser l'influence de l'exceptionnalisme étatsunien qui hante l'histoire américaine⁸, ce que Thomas Bender considère comme un nécessité, ainsi qu'il le rappelait dans un rapport remarqué adressé aux historiens étatsuniens :

« We must resist the error of making world history a mere extension of a triumphalist narrative of the American experience. The point of the project is to produce a much more nuanced understanding of the place of the United States in the world in all periods of its history⁹. »

Ces remarques gardent bien sûr toute leur pertinence dans le contexte de l'étude des contre-cultures¹⁰.

Mon étude s'inscrit par ailleurs dans un cadre tout aussi important que le tournant transnational, celui du tournant culturel (« *The cultural turn* ») popularisé, entre autres, par les travaux de William Sewell, Lynn Hunt et Pascal Ory¹¹. Depuis une trentaine d'années, l'histoire culturelle est l'un des secteurs les plus actifs de la recherche historique, au point que Philippe Poirrier a pu se demander s'il ne s'agissait pas d'« un tournant mondial¹² ». Lynn met avant trois traits essentiels : l'importance du langage, des pratiques et des représentations (Pascal Ory a d'ailleurs défini l'histoire culturelle comme une histoire sociale des représentations) ; le recours à des méthodologies développées par les anthropologues et les critiques littéraires ; une prédilection pour les études de cas. À quoi on pourrait ajouter la mobilisation de sources et d'objets hétéroclites. Les travaux d'histoire culturelle ont par ailleurs, souligne Roger Chartier, conduit à refuser les distinctions tranchées entre culture populaire et culture savante¹³.

De toute évidence, l'étude de la contre-culture ne pouvait se faire hors des

approches croisées que constituent l'histoire transnationale et l'histoire culturelle.

Un mot, pour terminer, sur le contexte historique dans lequel s'inscrivent les relations entre le Royaume-Uni et les États-Unis. L'expression la plus fréquente pour le décrire, surtout de la part des dirigeants britanniques, est celle de « relation spéciale » (« *Special Relationship* »). L'expression a été créée par Winston Churchill en février 1944 pour décrire les liens – privilégiés espérait-il – unissant les deux nations sur la base de nombreux éléments communs : langue anglaise, mouvements migratoires, protestantisme évangélique, libéralisme économique et individualisme affirmé.

Dans le domaine de la culture populaire, où se situe l'essentiel des manifestations contre-culturelles, cette relation est particulièrement riche et complexe. Dès le début des années cinquante, de nombreux facteurs facilitent la circulation culturelle entre les deux pays, en particulier le développement de médias transnationaux (radio, presse et télévision) et la relative démocratisation des transports aériens. Touristes, étudiants, universitaires, artistes, journalistes et hommes d'affaires disséminent leurs propres pratiques et s'imprègnent des productions locales qu'il leur arrive de propager plus ou moins consciemment une fois revenus dans leur propre pays. Si le sens le plus fréquent et évident de ces échanges semble être des États-Unis vers la Grande-Bretagne, nous allons voir qu'en réalité la circulation s'est faite dans les deux sens.

Protestation et engagement politique

La première question est celle de l'origine de la contre-culture. Il est bien sûr possible de la faire remonter à des périodes très antérieures aux années soixante, au mouvement proto-communiste des *Diggers* dans la Grande-Bretagne du XVII^e siècle par exemple (le nom a d'ailleurs été repris par un des groupes les plus militants de San Francisco en 1966) ou à Henry David Thoreau et son manifeste en faveur de la désobéissance civile en 1849 dans lequel Gandhi et à sa suite Martin Luther King ont puisé leur inspiration. Mais de façon plus raisonnable, et contrairement aux idées reçues, c'est sans doute en Grande-Bretagne, après la Seconde Guerre mondiale, qu'il faut faire démarrer la contre-culture contemporaine, avec son précurseur immédiat, la Campagne pour le désarmement nucléaire (*Campaign for Nuclear Disarmament*) dont les initiales N — D constituent, transposées en code sémaphore, le symbole pour la paix. La Campagne s'est principalement opposée au nucléaire mais également, très tôt, à la guerre au Vietnam, deux éléments cruciaux dans l'émergence d'une contre-culture en Grande-Bretagne. Certains activistes vont jusqu'à faire remonter les débuts effectifs de la contre-culture en Grande-Bretagne à la première grande marche contre le nucléaire de Trafalgar

Square à Aldermaston (siège du *Atomic Weapons Research Establishment*) qui réunit lors du week-end de Pâques 1958 plusieurs milliers de manifestants¹⁴.

Dans sa dimension sociale et politique, la contre-culture a donc des origines britanniques. L'opposition à la guerre du Vietnam en Grande-Bretagne commence en 1953 quand un sympathisant communiste, le commandant Edgar Young, fonde le *British-Vietnam Committee* (BVC) et commence à publier le *Vietnam Bulletin*. En 1962, le BVC organise un rassemblement avec 70 manifestants devant l'ambassade des États-Unis à Londres. En mai 1963, a lieu à Londres la première manifestation d'envergure contre la guerre, quatre mois avant le premier événement similaire organisé aux États-Unis par la *War Resisters League*. Avec l'intensification des bombardements en 1965, la Campagne organise de nombreuses marches pour la paix en liaison avec le *Oxford Vietnam Committee* dont faisait partie Tariq Ali, figure importante de la gauche britannique qui noua des liens avec personnalités majeures du combat africain-américain telles que Malcom X et Stokely Carmichael, preuve de la porosité des luttes et des échanges entre les deux pays¹⁵. On le voit, l'opposition à la guerre du Vietnam n'a pas attendu l'exemple des États-Unis pour se mettre en place en Grande-Bretagne et ces manifestations eurent un retentissement jusqu'au sein de la *Students for a Democratic Society* (SDS), principale organisation de la Nouvelle Gauche (*New Left*) étatsunienne.

Il faut également souligner l'internationalisme précoce des étudiants britanniques qui, dès le milieu des années soixante, invitèrent dans leurs universités de nombreuses personnalités étrangères, en particulier étatsuniennes, de Walt W. Rostow, conseiller en politique étrangère du président Johnson, à Carl Oglesby, activiste, président de la SDS et auteur d'un discours célèbre, « Let Us Shape the Future », en novembre 1965, contre l'engagement des États-Unis au Vietnam.

Dans les deux pays, la contre-culture s'est également nourrie de deux mouvements artistiques et intellectuels précurseurs, la *Beat Generation* étatsunienne (avec pour membres les plus notables les poètes et écrivains Allen Ginsberg, Lawrence Ferlinghetti, Diane di Prima, Jack Kerouac, Williams S. Burroughs et Hettie Jones) et en Grande-Bretagne les *Angry Young Men*, étiquette inventée par les médias pour regrouper des artistes aux préoccupations sociales marquées tels que Alan Silitoe, John Osborne, Kingsley Amis et Harold Pinter. Un des événements le plus mémorable de la contre-culture britannique naissante fut la lecture de poésie du 11 juin 1965 au Royal Albert Hall devant 7 000 personnes. Parmi les invités se trouvaient précisément les poètes *Beat* Allen Ginsberg et Lawrence Ferlinghetti, tandis que le Britannique Adrian Mitchell lut

un poème remarqué contre la guerre du Vietnam. L'impact des *Angry Young Men* est certes moins visible aux États-Unis que celui de poètes *Beat* en Grande-Bretagne, mais il n'est pas négligeable, ne serait-ce qu'indirectement, à travers l'orientation de plus en plus sociale de l'œuvre des Beatles, sensibles aux thématiques des AYM (« Me used to be angry young man », chante Paul McCartney en 1967 dans « Getting Better », sur l'album *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*).

Néanmoins, malgré son importance et sa précocité (plus de cent mille Britanniques se retrouvent dans les rues de Londres lors des grandes manifestations d'octobre 1968), le mouvement britannique contre la guerre du Vietnam n'est souvent considéré que comme un « écho de la tempête¹⁶ » étatsunienne, plus prestigieuse et spectaculaire. Claire Mansour l'explique en rappelant que le Royaume-Uni n'ayant pas été directement impliqué dans la guerre du Vietnam, « les jeunes Britanniques ne risquaient pas d'être appelés sous les drapeaux contre leur gré, contrairement à leurs *alter ego* américains. C'est principalement pour cette raison que leur mouvement de protestation n'a souvent pas été pris au sérieux mais a simplement été considéré comme l'expression d'une mode passagère venue d'outre-Atlantique ¹⁷ ». Robin Blackburn, éditeur de la revue *New Left*, ajoute : « the leading edge of what was happening [in the counterculture] was in the United States. In the first place, the Vietnam War, however much one might demonstrate against it here, was theirs¹⁸ ».

La même analyse s'applique aux autres luttes à caractère politique ou social menées par les activistes de la contre-culture, plaçant clairement le centre de gravité et le point de départ aux États-Unis. Ainsi, le mouvement des droits civiques étatsunien a inspiré de nombreuses organisations britanniques qui luttèrent contre le racisme et s'adressaient aux migrants noirs des Caraïbes et d'anciennes colonies africaines. La campagne de boycottage de la compagnie de bus de Bristol en 1963 est un exemple typique d'influence transatlantique, sur le plan des méthodes comme des finalités. De façon similaire, la *Civil Rights Association* créée en Irlande du Nord en 1967 afin de lutter contre la discrimination sociale et religieuse dans la province s'est inspirée des tactiques étatsuniennes, ses militants allant jusqu'à emprunter les slogans des manifestants africains-américains (« one man, one vote »), ou à chanter « We Shall Overcome », l'hymne du mouvement¹⁹. Le mouvement féministe britannique s'est lui aussi inspiré de l'activisme étatsunien. Comme l'affirme Michelene Wandor, « la prise de conscience féministe britannique est venue d'Amérique²⁰ ». Nous pourrions faire le même constat à propos d'autres formes d'activisme : environnementalisme, droits

LGBTQ, expériences communautaires, etc. Parce que la contre-culture dans son ensemble est étroitement liée à une thématique de libération et que les principaux modèles de libération du XX^e siècle ont été développés aux États-Unis, ce pays est apparu aux yeux des militants et activistes comme le lieu par excellence de la contre-culture, alors même qu'il s'engageait dans un processus de destruction de plusieurs pays du tiers-monde. Certains aspects de la contre-culture, parmi les plus typiquement étatsuniens semble-t-il, prennent néanmoins naissance en Grande-Bretagne. Ainsi, la conception utopiste de la technologie telle qu'elle apparaît en Californie à la fin de la décennie prend sa source dans le mouvement *Appropriate Technology* qui émerge en 1968 en Grande-Bretagne autour de E. F. Schumacher, auteur du célèbre *Small is Beautiful* (1973).

Les développements artistiques

En revanche, les aspects artistiques de la contre-culture révèlent un trafic d'influences moins asymétrique, en particulier dans le domaine musical.

Deux courants irriguent la musique de la contre-culture, le folk acoustique, aux paroles souvent militantes et engagées, de Woody Guthrie à Bob Dylan, en passant par Joan Baez et Peter, Paul and Mary, et dans un style apparemment plus léger, le rock'n'roll étatsunien des années cinquante d'Elvis Presley, Chuck Berry, Bo Diddley ou Fats Domino, qui évoluera au cours des années soixante en rock contestataire. Ces deux courants forment le socle de la musique pop britannique. De façon plus surprenante et rarement soulignée, le jazz, en particulier le style traditionnel New-Orleans, a également constitué en Grande-Bretagne, ainsi qu'en Allemagne et dans les pays scandinaves, un terreau fertile à la prise de conscience contre-culturelle. Le festival de jazz organisé de 1956 à 1961 à Beaulieu, dans le Hampshire, représente ainsi la première incarnation des festivals de rock qui se développèrent par la suite en Grande-Bretagne. Les pratiques musicales étatsuniennes sont donc un ingrédient essentiel de la contre-culture britannique. Comme l'écrit Mikal Gilmore, « British teenagers weren't just rejecting their parents' values, they were superseding them, though they were also acting out their eminence in American terms, in the music of Presley and rockabilly, in blues and jazz tradition²¹ ». Et pour Peter Jenner, le manager de Pink Floyd, « There was this spirit, this special energy emanating from the US, this idea that there should be some sort of linkage with America... America was much more exciting²² ».

Pourtant, si l'influence musicale étatsunienne semble évidente, le réseau d'influence est plus complexe qu'il n'y paraît, ne serait-ce que parce que la musique que jouent les musiciens de folk, de jazz et de rock'n'roll étatsunien a des origines métissées,

aussi bien britanniques, qu'africaines, caribéennes, amérindiennes ou hispaniques. Par ailleurs, ce sont les musiciens britanniques qui ont contribué à la redécouverte de certains artistes étatsuniens dans leur propre pays. Dès 1964, en grande partie grâce aux Beatles, aux Rolling Stones, aux Animals, aux Kinks ou aux Yardbirds, le blues et le rhythm & blues commencent à séduire un nouveau public dans leur terre d'origine. Pour les jeunes Blancs, ces styles connotent une insatisfaction à la fois personnelle et sociale dans laquelle les participants à la contre-culture se reconnaissent et que la jeunesse britannique branchée avait perçue dès le début de la décennie. Cette redécouverte donne naissance, dans la région de San Francisco, à un style de rock très présent qualifié de rock psychédélique. Pourtant, plutôt qu'à San Francisco, c'est à Londres avec les expérimentations sonores des Beatles que la musique psychédélique a réellement débuté, en particulier avec « Tomorrow Never Knows » (*Revolver*, 1966). Le terme psychédélique lui-même, et les expériences à base de psychotropes qu'il décrit, centrales à la contre-culture, apparaît pour la première fois dans un échange entre deux Britanniques, le docteur Humphrey Osmond et l'écrivain Aldous Huxley en 1957. Quant à la promotion des concerts psychédéliques, elle est assurée à l'aide d'affiches spectaculaires très colorées dont le graphisme s'inspire entre autres du mouvement britannique de la fin du XIX^e siècle, le *Arts and Crafts* de William Morris. De toute évidence, l'origine de la musique populaire des années soixante et des contre-cultures qu'elle a contribué à faire naître peut difficilement être assignée à une aire géographique précise et les influences se croisent de façon vertigineuse.

La vague rock emmenée par les Beatles dans la première moitié des années soixante est par exemple qualifiée « d'invasion britannique », mais George Melly commente le Summer of Love de 1967 à San Francisco ainsi : « San Francisco became the capital of British pop, and British pop became in consequence provincial²³ ». En revanche, Jerry Hopkins décrit les débuts en 1965 de la scène psychédélique de San Francisco en ces termes : « San Francisco became known as 'America's Liverpool'²⁴ » et l'une des premières communes rurales de Californie fut baptisée d'après une chanson des Beatles, « Strawberry Fields ». Ce sont des petits détails de cet ordre qui suggèrent à quel point les échanges culturels entre les deux pays constituent un processus complexe.

Le cas des festivals de musique est également très révélateur de l'enchevêtrement des influences. Là encore, les festivals sont généralement présentés comme une exportation, une excroissance américaine. Le premier festival de rock serait le KFRC Fantasy Fair and Magic Mountain Music Festival qui s'est tenu les 3 et 4 juin

1967 en Californie devant 36 000 spectateurs, précédant de quelques jours le beaucoup plus célèbre Monterey Pop Festival (16-18 juin). Néanmoins, le nom même de ce premier festival doit beaucoup aux *Pleasure Fayres* britanniques de la Renaissance et son principe s'inspire des rassemblements saisonniers de nomades, de forains et de marchands lors de fêtes et marchés ruraux qui existaient en Grande-Bretagne depuis des centaines d'années. C'est le même l'esprit qui avait prévalu pour la première série des Glastonbury Festivals, dans le Somerset, de 1914 à 1925. On retrouve la volonté de faire revivre, plus ou moins artificiellement, un passé médiéval non seulement en Grande-Bretagne avec la Barsham Medieval Faire en 1972 et les Albion Fairs, qui perdurent jusqu'en 1982, mais également aux États-Unis avec la How Weird Street Faire de San Francisco qui existe depuis 2000.

Sur un plan strictement musical, les pistes sont encore plus brouillées. Un exemple classique de fertilisation réciproque est celui de l'influence des Beatles sur Bob Dylan, et vice-versa. Les Beatles découvrirent la musique de Dylan avec son deuxième album studio *Freewheelin'*, sorti en 1963. Ils se rencontrèrent pour la première fois le 28 août 1964 à l'hôtel Delmonico de New York. L'impact de Dylan sur les Beatles est double : il leur fait découvrir la marijuana et il les libère des conventions de la musique pop (instrumentation électrique, thématique amoureuse, rythmes dansants). À partir de cette rencontre, les Beatles, et Lennon en particulier, commencent à s'exprimer de façon plus subjective, à la première personne, en examinant leurs propres émotions et en écrivant des chansons aux tonalités parfois crépusculaires sur des instrumentations acoustiques proches de la musique folk (on pense à « I'm a Loser », en 1964 et surtout à « Norwegian Wood », en 1965). Autrement dit, Dylan donne une dimension politique aux Beatles.

Pourtant, la musique de Dylan est elle aussi marquée par cette rencontre. La batterie, l'orgue et la guitare électrique font leur apparition à partir de 1965 avec l'album *Bringing It All Back Home* qui met à l'honneur un groupe de folk-rock éblouissant et crée le scandale chez les puristes du folk. Et avec l'album *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* en 1967, les Beatles séduisent les Étatsuniens avec des thématiques qu'ils avaient pour l'essentiel découvertes outre-Atlantique : des rêves d'amour, de communauté et de spiritualité.

Il serait fastidieux et peu pertinent de faire l'inventaire de toutes les pratiques et de tous les objets contre-culturels et de tracer la source des influences qui les nourrissent.

Je préfère donc pour conclure tenter une analyse plus synthétique des interactions et des circulations entre les deux pays majeurs de la contre-culture.

Acculturation ou transculturation ?

La question centrale que pose le développement de la contre-culture dans l'aire anglophone est de savoir s'il s'agit d'un phénomène d'acculturation ou de transculturation. Au concept d'acculturation univoque s'oppose en effet celui de transculturation proposé par l'anthropologue et ethnologue cubain Fernando Ortiz dans les années quarante pour souligner qu'entre deux cultures, les emprunts se produisent dans les deux sens²⁵. Le principe de transculturation englobe ainsi des processus de négociation et de réciprocité proches du concept d'hybridité avancé plus récemment par des théoriciens postcoloniaux comme Homi Bhabha²⁶ que Jean Lamore définit ainsi : « la transculturation est [...] un processus dans lequel on donne quelque chose en échange de ce que l'on reçoit : les deux parties de l'équation s'en trouvent modifiées. Il en émerge une réalité nouvelle, qui n'est pas une mosaïque de caractères, mais un phénomène nouveau, original et indépendant²⁷ ». Dans le cadre de notre étude, la question est donc de savoir si la contre-culture étatsunienne exerce une forme de domination sur le reste du monde, si elle est la principale, voir l'unique source d'influence, les autres pays, Grande-Bretagne en tête, se contentant de l'imiter plus ou moins servilement et maladroitement, ou si la contre-culture des années soixante peut s'appréhender comme un processus d'échange, de métissage, de circulation.

Dans un premier temps, les classes dominantes britanniques (universitaires, journalistes, femmes et hommes politiques) perçoivent l'influence étatsunienne en termes d'acculturation. Ils soulèvent le risque d'une américanisation de la société britannique et parlent d'impérialisme culturel²⁸. Chez les conservateurs, c'est pour sa prétendue pauvreté et vulgarité que la culture étatsunienne est vilipendée. Le populisme démocratique américain est perçu comme une menace pour une société britannique très hiérarchisée. Pour les socialistes, les loisirs commerciaux que proposent les États-Unis sont le fer de lance d'un capitalisme qu'ils combattent. Ces formes de loisir risquent de détruire une culture ouvrière britannique créée par les individus eux-mêmes et non achetée prête à consommer. Tous estiment que la culture étatsunienne, pourtant très appréciée de la population, est potentiellement dangereuse, notamment au regard du comportement sexuel et de l'orientation politique de la jeunesse. Les attaques contre l'américanisation révèlent par ailleurs une forme larvée de racisme, la crainte d'une invasion culturelle noire ou juive. Aujourd'hui encore, de nombreux ouvrages

britanniques cherchent à minimiser l'impact de la culture étatsunienne en limitant son impact une élite sociale et intellectuelle numériquement modeste²⁹. Ce type de réactions apparaît dès l'entre-deux-guerres et s'intensifie à partir des années cinquante avec la prééminence du soft-power étatsunien. L'émergence de la contre-culture ne fait que l'exacerber.

La peur de l'américanisation telle qu'elle s'est exprimée en Grande-Bretagne révèle non seulement l'inquiétude qu'entraîne la perte d'influence du pays sur la scène internationale, mais plus encore, une peur de la jeunesse, du neuf, du moderne. Au bout du compte, la question qui est posée est celle de l'identité, identité nationale (souvent réduite à l'identité anglaise plus que britannique), mais aussi générationnelle, régionale, genrée, ethnique, politique, sociale, socio-professionnelle, voire religieuse, etc.

Mais la contre-culture ne fait pas que susciter des craintes. Elle change aussi la donne. Les acteurs de la contre-culture britannique ont un regard plus nuancé, plus complexe vis-à-vis des États-Unis. Ils consomment des biens, des pratiques et des théories contre-culturels, mais en sont également producteurs. Ils entretiennent des relations virtuelles ou effectives avec leurs homologues étatsuniens et sont conscients que ces derniers, malgré une certaine rivalité, sont également admiratifs des formes qui émergent de Grande-Bretagne. Certains de ces acteurs britanniques deviennent à leur tour des gens de pouvoir, artistes, universitaires, journalistes. Ils font partie de ceux qui façonnent l'opinion et la culture et contribuent dans les années soixante-dix au développement en Grande-Bretagne des *Cultural Studies*, modèle théorique qui sera ensuite exporté aux États-Unis et qui propose les premières analyses positives des produits et pratiques populaires, les premières à avancer les concepts d'hybridation, de fertilisation ou de métissage, les premières à percevoir la circulation entre les États-Unis et la Grande-Bretagne comme un phénomène de transculturation.

Les circulations contre-culturelles au sein de l'aire anglophone sont donc une réalité attestée par les faits, mais leur appréciation ne fait pas consensus. Elle repose sur des bases idéologiques, des préjugés façonnés par la classe, l'appartenance ethnique, l'âge, l'ancrage régional et socio-professionnel qui sont l'expression de luttes pour un pouvoir symbolique culturel.

Bibliographie

ABRAVANEL, Geneviève, *Americanizing Britain: The Rise Of Modernism In The Age Of The Entertainment Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

- ARMITAGE, David, « The International Turn in Intellectual History », Darrin M. MCMAHON & Samuel MOYN (dir.), *Rethinking Modern European Intellectual History*, New York, Oxford University Press, 2013.
- BENDER, Thomas, *Rethinking American History in a Global Age*, Oakland, University of California Press, 2002.
- , *The LaPietra Report: A Report to the Profession*, Organization of American Historians, 2000, n. p.
- BERTRAND, Claude-Jean, « American Cultural Imperialism - A Myth? », *American Studies Internationally*, April 1987, p. 46-60.
- BHABHA, Homi, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994.
- BOURNE, Randolph, « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, 118, July 1916, p. 86-97.
- CAMPBELL, Neil, Jude DAVIES, George MCKAY (dir.), *Issues in Americanization and Culture*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004.
- CHARTIER, Roger, « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 31 | 2003, <http://ccrh.revues.org/291>.
- CHASTAGNER, Claude, *Révoltes et utopies : militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- COLLOMP, Catherine, « Immigrants, Labor Markets, and the State, a Comparative Approach: France and the United States, 1880-1930 », *The Journal of American History*, June 1999, p. 41-46.
- DIAMOND, Andrew J., Romain HURET, Caroline ROLLAND-DIAMOND, *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine des années 1960*, Paris, Fahrenheit, 2012.
- DOOLEY, Brian, *Black and Green: The Fight for Civil Rights in Northern Ireland and Black America*, London, Pluto, 1998.
- GASSERT, Philip, « The spectre of Americanization: Western Europe in the American century », Dan STONE (dir.), *Oxford Handbook of Post-War European History*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- GILES, Howard, Douglas BONILLA & Rebecca B. SPEER, « Acculturating intergroup vitalities, accommodation and contact », Jane JACKSON (dir.), *The Routledge Handbook of Language and Intercultural Communication*, London, Routledge, 2014.
- GILMORE, Mikal, « Bob Dylan, the Beatles, and the Rock of the Sixties », *Rolling Stone*, August 23, 1990, n.p.
- GREEN, Jonathon, *Days in the Life: Voices from the English Underground, 1961- 1971*, London, Minerva, 1989.
- GRIFFIN, Michael, « From Cultural Imperialism to Transnational Commercialization: Shirting Paradigms in International Media Studies », *Global Media Journal* 1.1, Fall 2002.
- GUERLAIN, Pierre, « Alienating American Studies: A European Perspective », *Journal of American Studies of Turkey*, 9, Spring 1999, p. 33- 52.
- HAMM, Bernd & Russell SMANDYCH, *Cultural Imperialism: Essays On The Political Economy Of Cultural Domination*, London, Broadview Press, 2005.
- HEIN, Laura, « Citizens, Foreigners, and the State: U.S. and Japan in the Wake of 9/11 », *Crossed Memories: Perspectives on 9/11 and American Power*, Laura HEIN and Daizaburo YIU (dir.), Tokyo, Center for Pacific and American Studies, University of Tokyo, 2003.
- HILMES, Michele, *Network Nations: A Transnational History Of British And American Broadcasting*, Abingdon, Routledge, 2012.
- HOPKINS, Jerry *et al.*, *Festival! The Book of American Music Celebrations*, London, Collier, 1970.

- HUGGINS, Mike, *The Spectre Of 'Americanisation': Assessing The Impact Of America On British Leisure Between The Wars*, Thèse de doctorat non publiée, n.d., n. p.
- HUNT, Lynn (dir.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989.
- KROES, Rob, Robert RYDELL, Doeko F. J. BOSSCHER (dir.), *Cultural Transmissions and Receptions: American Mass Culture in Europe*, Amsterdam, VU University Press, 1993.
- KURIHARA, Ryoko, *The Japanese Woman Suffrage Movement in Comparison with the American Movement*, Tokyo, Shinzansha Publishing, 2001.
- LAMORE, Jean, « Transculturation, naissance d'un mot », Jean-Michel LACROIX et Fluvio CACCIA (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris, Tryptique, 1992.
- MALCHOW, Howard L., *Special Relations: The Americanization of Britain?* Stanford, Calif., Stanford University Press, 2011.
- MANSOUR, Claire, « The British Movement Against the Vietnam War: An Example of Transnational Solidarity? », *Miroirs*, 5, vol. I, 2017, n. p., www.revuemiroirs.fr/links/5/article2.pdf
- MARWICK, Arthur, *The Sixties: Cultural Revolution in Britain, France, Italy, and the United States, c. 1958-1974*, Oxford, Oxford University Press, 1998.
- MELLY, George, *Revolt into Style: The Pop Arts in Britain*, Harmondsworth, Penguin, 1970.
- ORY, Pascal, *L'Histoire culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- PELLS, Richard, *Not Like Us: How Europeans Have Loved, Hated, and Transformed American Culture Since World War II*, New York, Basic Books, 1997.
- PLASSART, Marie, *La Contre-culture américaine des années 60, révoltes et utopies*, Paris, Atlante, 2011.
- POIRRIER, Philippe (dir.), *L'Histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?* Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008.
- RODGERS, Daniel T., *Atlantic Crossings. Social Politics in a Progressive Age*, Cambridge, MA, Belknap Press, 2000.
- SAUNIER, Pierre-Yves, *Transnational History*, London, Palgrave Macmillan, 2013.
- SEWELL, William, Jr., *Work and Revolution in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- TOMLINSON, John, *Cultural Imperialism: A Critical Introduction*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991.
- TYRRELL, Ian, « American Exceptionalism in an Age of International History », *The American Historical Review*, vol. 96, no. 4, Oct., 1991, p. 1031-1055.
- , « What is Transnational History? », communication, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, janvier 2007.
- VAN ELTEREN, Mel, *Americanism and Americanization: A Critical History Of Domestic And Global Influence*, London, McFarland, 2006.
- WILSON, Kenny, Blog, n. p., <https://kennywilson.org/author/tigerclown/>
- WILSON, Rob and Wimal DISSANAYAKE (dir.), *Global/Local: Cultural Production and the Transnational Imaginary*, Durham, N.C., Duke University Press, 1996.

NOTES

¹ « Les nations sont imbriquées dans leur histoire réciproque », Daniel T. RODGERS, *Atlantic Crossings. Social Politics in a Progressive Age*, Cambridge, MA, Belknap Press, 2000, p. 1.

² Marie PLASSART, *La Contre-culture américaine des années 60, révoltes et utopies*, Paris, Atlante, 2011 ; Andrew J. DIAMOND, Romain HURET, Caroline ROLLAND-DIAMOND, *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine des années 1960*, Paris, Fahrenheit, 2012 ; Claude CHASTAGNER, *Révoltes et utopies : militantisme et contre-culture dans l'Amérique des années soixante*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.

³ Randolph BOURNE, « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, 118, July 1916, p. 86-97.

- ⁴ « Le mouvement historiographique le plus transformateur depuis l'essor de l'histoire sociale dans les années 1960 et le tournant linguistique des années 1970 », David ARMITAGE, « The International Turn in Intellectual History », Darrin M. MCMAHON & Samuel MOYN (dir.), *Rethinking Modern European Intellectual History*, New York, Oxford University Press, 2013, p. 234.
- ⁵ Pierre-Yves SAUNIER, *Transnational History*, London, Palgrave Macmillan, 2013, p. 3.
- ⁶ Ian TYRRELL, « What is Transnational History? », communication, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, janvier 2007.
- ⁷ « Comment comprendre, enseigner et écrire une histoire nationale alors même que l'on reconnaît que les frontières territoriales ne contiennent pas cette histoire et que, sur ce territoire délimité, la société est très différenciée, marquée par de multiples solidarités et identités ? », Thomas BENDER, *Rethinking American History in a Global Age*, Oakland, University of California Press, 2002.
- ⁸ Ian TYRRELL, « American Exceptionalism in an Age of International History », *The American Historical Review*, vol. 96, no. 4, Oct., 1991, p. 1031-1055.
- ⁹ « Nous devons résister à l'erreur de faire de l'histoire du monde la simple extension d'un récit triomphaliste de l'expérience américaine. L'objectif du projet est de conduire à une compréhension beaucoup plus nuancée de la place des États-Unis dans le monde à toutes les périodes de son histoire », Thomas BENDER, *The LaPietra Report: A Report to the Profession*, Organization of American Historians, 2000, n. p.
- ¹⁰ Pour quelques exemples de recherche en histoire transnationale portant sur les États-Unis, voir : Catherine COLLOMP, *Entre classe et nation. Mouvement ouvrier et immigration aux États-Unis, 1880-1920*, Paris, Belin, 1998 ; Ryoko KURIHARA, *The Japanese Woman Suffrage Movement in Comparison with the American Movement*, Tokyo, Shinzansha Publishing, 2001 ; Laura HEIN, « Citizens, Foreigners, and the State: U.S. and Japan in the Wake of 9/11 », *Crossed Memories: Perspectives on 9/11 and American Power*, Laura HEIN and Daizaburo YIU (dir.), Tokyo, Center for Pacific and American Studies, University of Tokyo, 2003, p. 96-97. Pour des travaux portant plus spécifiquement sur la culture populaire étatsunienne dans une perspective transnationale, voir : Rob KROES, Robert RYDELL, and Doeko F. J. BOSSCHER (dir.), *Cultural Transmissions and Receptions: American Mass Culture in Europe*, Amsterdam, VU University Press, 1993 ; Richard PELLIS, *Not Like Us: How Europeans Have Loved, Hated, and Transformed American Culture Since World War II*, New York, Basic Books, 1997 ; Pierre GUERLAIN, « Alienating American Studies: A European Perspective », *Journal of American Studies of Turkey*, 9, Spring 1999, p. 33- 52 ; Michele HILMES, *Network Nations: A Transnational History Of British And American Broadcasting*, Abingdon, Routledge, 2012.
- ¹¹ William SEWELL, Jr., *Work and Revolution in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980 ; Lynn HUNT (dir.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989 ; Pascal ORY, *L'Histoire Culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- ¹² Philippe POIRRIER (dir.), *L'Histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008.
- ¹³ Roger CHARTIER, « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 31 | 2003, <http://ccrh.revues.org/291>.
- ¹⁴ Kenny WILSON'S Blog, n. p., <https://kennywilson.org/author/tigerclown/>
- ¹⁵ Claire MANSOUR, « The British Movement Against the Vietnam War: An Example of Transnational Solidarity? », *Miroirs*, 5, vol. I, 2017, n. p., www.revuemiroirs.fr/links/5/article2.pdf
- ¹⁶ Arthur MARWICK, *The Sixties: Cultural Revolution in Britain, France, Italy, and the United States, c. 1958-1974*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 632.
- ¹⁷ Claire MANSOUR, *op. cit.*, n. p.
- ¹⁸ « le fer de lance de ce qui se passait [dans la contre-culture] venait des États-Unis. En premier lieu, la guerre du Vietnam, quelle que soit la raison pour laquelle on pouvait manifester contre elle, elle leur appartenait », Jonathon GREEN, *Days in the Life: Voices from the English Underground, 1961- 1971*, London, Minerva, 1989, p. 62.
- ¹⁹ Brian DOOLEY, *Black and Green: The Fight for Civil Rights in Northern Ireland and Black America*, London, Pluto, 1998.
- ²⁰ Jonathon GREEN, *op. cit.*, p. 403.
- ²¹ « Les adolescents britanniques ne se contentaient pas de rejeter les valeurs de leurs parents, ils les remplaçaient, même si c'était de façon éminemment américaine, par la musique de Presley et le rockabilly, par la tradition du blues et du jazz », Mikal GILMORE, « Bob Dylan, the Beatles, and the Rock of the Sixties », *Rolling Stone*, August 23, 1990, n.p.
- ²² « Il y avait cet esprit, cette énergie spéciale émanant des États-Unis, cette idée qu'il devrait exister un certain lien avec l'Amérique... L'Amérique était beaucoup plus excitante », Jonathon GREEN, *op. cit.*, p. 61.

²³ « San Francisco devint la capitale de la musique pop britannique, et celle dernière pris en conséquence un caractère provincial », George MELLY, *Revolt into Style: The Pop Arts in Britain*, Harmondsworth, Penguin, 1970, p. 107.

²⁴ « On se mit à appeler San Francisco le Liverpool américain », Jerry HOPKINS *et al.*, *Festival! The Book of American Music Celebrations*, London, Collier, 1970, p. 22.

²⁵ Howard GILES, Douglas BONILLA & Rebecca B. SPEER, « Acculturating intergroup vitalities, accommodation and contact », in Jane JACKSON (dir.), *The Routledge Handbook of Language and Intercultural Communication*, London, Routledge, 2014, p. 245.

²⁶ Homi BHABHA, *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994.

²⁷ Jean LAMORE, « Transculturation, naissance d'un mot », in Jean-Michel LACROIX et Fluvio CACCIA (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris, Tryptique, 1992, p. 47.

²⁸ Sur la question de l'impérialisme culturel étatsunien, voir : Rob WILSON and Wimal DISSANAYAKE, (dir.), *Global/Local: Cultural Production and the Transnational Imaginary*, Durham, N.C., Duke University Press, 1996 ; Michael GRIFFIN, « From Cultural Imperialism to Transnational Commercialization: Shirting Paradigms in International Media Studies », *Global Media Journal* 1.1, Fall 2002 ; Claude-Jean BERTRAND, « American Cultural Imperialism - A Myth? », *American Studies Internationally*, April 1987, p. 46-60 ; John TOMLINSON, *Cultural Imperialism: A Critical Introduction*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1991 ; Bernd HAMM and Russell SMANDYCH, *Cultural Imperialism: Essays On The Political Economy Of Cultural Domination*, London, Broadview Press, 2005. Pour des travaux portant plus spécifiquement sur la problématique de l'américanisation, voir : Neil CAMPBELL, Jude DAVIES, and George MCKAY (dir.), *Issues in Americanisation and Culture*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004 ; Mike HUGGINS, *The Spectre Of 'Americanisation': Assessing The Impact Of America On British Leisure Between The Wars*, Thèse de doctorat non publiée, n.d., n. p. ; Mel VAN ELTEREN, *Americanism and Americanization: A Critical History Of Domestic And Global Influence*, London, McFarland, 2006 ; Philip GASSERT, « The spectre of Americanization: Western Europe in the American century », Dan STONE (dir.), *Oxford Handbook of Post-War European History*, Oxford, Oxford University Press, 2012 ; Geneviève ABRAVANEL, *Americanizing Britain: The Rise Of Modernism In The Age Of The Entertainment Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2012 ; Neil CAMPBELL, Jude DAVIES, George MCKAY (dir.), *Issues in Americanization and Culture*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004.

²⁹ Voir sur ces questions Howard L. MALCHOW, *Special Relations: The Americanization of Britain?* Stanford, Calif., Stanford University Press, 2011.